

collection *singuliers pluriel*

Angela Lugin

In/Fractus

© éditions isabelle sauvage, 2019
Coat Malguen, 29410 Plounéour-Ménez
ISBN : 978-2-490385-04-1
ISSN : 2275-3893

éditions] isabelle sauvage

Évidemment, à toi

Infarctus

6 h 30. Au moment d'éteindre mon réveil sur mon téléphone, je vois un texto de ma mère envoyé à 2 h 42 : « Ne t'inquiète pas. Essaie de dormir. Ton frère est dans un bon hôpital. »

Le jour n'est pas franchement levé. Par la fenêtre, il pleut. Je regarde machinalement la petite cour qui sépare ma maison de celle de mon frère. Sa voiture n'est pas là.

Il y a de la lumière chez lui. Mon téléphone indique plusieurs appels en absence. Je n'ai rien entendu. Je n'écoute pas ma messagerie. J'appelle ma belle-sœur. Avec une voix très douce, elle me dit en posant chacun de ses mots comme de petits cailloux blancs, de ceux qui servent au Petit Poucet à retrouver son chemin quand il est abandonné à la nuit : « Carl a eu un infarctus. Il va bien. Tout s'est passé au mieux. Son artère a été débouchée, ils lui ont posé un stent. Tout va bien. »

Je m'assois sur mon lit. Dans mon corps, à l'intérieur de moi, la sensation d'un flux qui s'échappe et qui revient, dans un mouvement vertigineux.

Un vieux rêve douloureux refait surface, comme un qui n'attendait que ça.

Je suis allongée sur un lit d'hôpital. Entuyautée. Je ne peux pas parler. Ma mère entre dans la chambre, elle me regarde longuement, ses yeux, deux grands trous noirs, creusent son visage un peu oblique, à la manière de la Madone chez Botticelli.

Mes yeux l'implorent. La couche de silence entre elle et moi s'épaissit. Très lentement, elle débranche ma perfusion, le fil transparent, le liquide aqueux, vital qui me tient, me retient en vie. Je sens dans mes veines la vie qui se retire, la vie qui s'échappe, m'abandonne, à la manière d'une écume blanche qui disparaît, une vague à peine advenue qui déjà est aspirée dans le sable obscur et définitif.

C'est l'ultime abandon. Ma mère me débranche. Son calme est sans issue. C'est une naissance à l'envers. Moins violente, moins déchirante que la première mais une disparition irrévocable.

J'attends quelques minutes, le va-et-vient dans ma chair s'atténue. Je constate que je n'ai pas totalement disparu, là, assise sur le bord de mon lit.

« Je tm »

6 h 48. Je reçois un texto de mon frère: « Je tm. Ça va. Sous contrôle. Embrasse les filles. »

Mon frère a le sens de la formule, de la synthèse. Il se méfie des mots, de la façon dont ils se perdent dans l'inutilité, de la façon dont ils se parent des plus beaux atours pour voiler leur maigreur, leur vieillesse, leurs mauvaises odeurs. Il se méfie gentiment de mon père et de moi, qu'il associe à la part potentiellement méchante du langage.

Lui, c'est un peu comme s'il se tenait dans les bois, prêt à riposter à coup de mots épurés, délestés de toute la vanité des hommes, prêt à projeter des pommes bien mûres sur les visages ennemis, qu'elles éclatent exquises et humiliantes.

In-fractus

6h 50. Le mot « infarctus » me fait face, massif, arrogant de latinité, c'est un type en blouse blanche, ce mot, avec l'air goguenard de celui qui sait tout. Composé de *in*, en, et de *farcire*, farcir, il désigne donc en premier lieu l'action de « farcir ». Avec sa terminaison en -us, le [r] qui frotte et le [k] qui explose, le mot en impose. On n'a pas envie de le contredire.

Mais c'est le mot « infractus » qui s'assoit à côté de moi, après avoir donné un coup de pied discret au premier. J'ai une subite tendresse pour ce mot bossu, décalé, maladroit, qui sort sous le coup de la peur, comme dans un bégaïement... au dernier moment de l'énonciation, on ne sait plus où mettre le [r], parce que c'est un mot savant, ça ! Ça fait peur. Et paf, le [r] se loge au mauvais endroit, comme par hasard ! Il y a dans la vie les gens qui l'emploient et ceux qui ne s'y trompent jamais.

Infractus, c'est un jeune homme un peu débile, un peu bancal, avec un visage large et des pommettes hautes. Il est mal habillé, déboutonné. C'est un fou dans un hôpital psychiatrique, un de ceux que l'on croise déguenillés, hagards, parfois, dans les couloirs aux odeurs de camphre et d'amertume, et qui ne peuvent plus recevoir que des caresses fugaces... Alors je lui en donne une, comme ça, en passant, je mets ma main sur son genou osseux, je pose ma tête contre son torse de palefrenier. J'entends sous sa

chair le « fractus », l'idée de l'abattement, de la brisure, de l'effraction. Il m'explique très doucement, comme un pêcheur enseignerait à son enfant le mystère des marées, que le « fractus » est un nuage « en forme de lambeaux irréguliers, à l'aspect déchiqueté, sans base distincte ». Un nuage en formation ou en décomposition, parfois sous d'autres nuages plus importants.

Quand nous étions adolescents, mon frère et moi, en rentrant du lycée nous nous arrêtions souvent au foyer de Nicole faire un petit coucou. Nicole était une amie de ma mère, directrice de foyers de l'APEI, une association de parents d'enfants inadaptés. Il y avait dans notre ville deux ou trois maisons où logeaient, avec des éducateurs, de jeunes adultes « débiles légers », c'est comme cela qu'on disait. On a toujours aimé ces maisons et plus encore leurs occupants. Le salon, la salle commune, avec ses posters de sous-bois ou de plages et ses canapés Ikea. On passait souvent après l'école ou le dimanche quand l'ennui frappait nos heures. Et alors c'était la fête, la joyeuseté. On dansait sur Johnny Hallyday avec la grande Sylvie, qui était si puissante qu'elle pouvait dans une sorte de valse soulever nos corps vers le ciel. On mettait la main à la pâte pour préparer la pizza du soir. On riait beaucoup, autour de la table de la cuisine ou dans les canapés des salons, de tous ces mots déformés, ces expressions jamais correctes que les résidents employaient : « croire dur comme l'air », « risquer son pot », « vendre son âne au diable », « corvéable et merci »... Encore aujourd'hui, mon frère et moi restons

incertains sur les expressions, sur les adages, et nous rions bêtement quand nous nous trompons et que d'autres nous corrigent, exaspérés que nous nous complaisions dans les erreurs grossières. Mais ce sont eux qui se trompent le plus souvent, il ne s'agit pas de complaisance mais d'un amour véritable pour la parole des démunis, la parole de ceux qui habitent le langage comme s'ils n'y avaient pas vraiment droit. Nous nous tenons du côté de ceux qui se sentent illégitimes, c'est comme ça. Nous nous sommes toujours un peu méfiés des mots des adultes, des mots responsables, des mots qui engagent, nous leur avons toujours préféré les mots de rien, les mots fouillis, les mots tordus.

Je ne sais pas vraiment d'où cela nous venait cet amour absolu, sans discussion que nous avons éprouvé pour les habitants des foyers et aussi cet intérêt supérieur que nous portions à nos rires mélangés.

Ce matin, le mot «infractus», ce mot des pauvres, des illettrés, des apeurés, je veux qu'il soit un mot puissant et vigoureux comme un chevalier, désignant en toute logique le sentiment d'être brisé du dedans, d'être vapoureux et en lambeaux, sans base distincte.

Quels sont-ils ces nuages dans lesquels mon frère est allé se cacher cette nuit ? Quels sont les mystères qui ont farci son artère ? Quel est ce sommet que mon frère est allé visiter sans moi ?

Le mot se lève en même temps que moi, il disparaît comme il était venu avec la discrétion d'un prince.

Punk

7 h 45. Je suis dans ma voiture. La route, les feux, les passages piétons, la pluie. Je me dis que la vie n'est vraiment pas près de s'arrêter.

J'écoute le quintette à cordes de Schubert. Je voudrais que mon frère entende la façon dont le morceau raconte une histoire, parle de routes ensoleillées, de luttes vaines, de fleurs toutes petites et violettes ; comme il fait aussi jaillir la voix de notre mère, quand elle n'arrive pas à dire l'amour qui l'étouffe et sa conception orgiaque de la vie. Voilà le violoncelle qui dit ce qui est bon et ce qui ne l'est pas. Il dit que A n'est pas B, que nous n'avons pas le choix. Sur les cinq instruments j'en entends vraiment deux qui se répondent, comme nous nous parlons, mon frère et moi, dans les soirées avec les copains. Notre duo un peu plus fort que les autres. Ça agace parfois. Que nous chantions dans notre groupe, que nous soyons attablés chacun à un bout d'une immense table, nous parlons, mon frère et moi, une langue commune, modelée dans des éclats de rire, des sourcils qui se lèvent imperceptiblement, des chansons qui nous reviennent au même instant, des joies démesurées, des rythmes identiques frappés du bout des doigts sur une nappe en plastique.

Le feu passe au vert. Il faut redémarrer. La pluie sur le pare-brise, des larmes qui caressent mes yeux. Je ne pleure pas.

Très tôt, mon frère et moi, nous avons cherché dans la musique punk une communication plus rapide, plus intime, dans laquelle la syntaxe se réduisait à une joie pure, la conjugaison à un temps unique, la logique à la fraternité explosive et la structure à un cri du dedans, la rage comme une poussière impérissable.

Mon frère n'arrive pas à écouter de la musique classique. Il a des résistances comme ça. Les musées. Les livres. La musique classique. Peut-être résiste-t-il un peu moins à la peinture. Je me souviens qu'il avait adoré le musée Miró à Barcelone. Il faut dire que la scénographie y est organisée de manière chronologique et fait de cette vie de peinture une boucle sur l'enfance.

Mon frère n'a pas lu les deux livres que j'ai écrits. Il prétend savoir ce qui est dit là. Il insinue parfois que ce que je ressens, moi, comme étant ma voix véritable quand j'écris, pourrait en définitive n'être qu'une imposture supplémentaire. Il rit de la fille en moi qui écrit. C'est dans la musique «punk» que nous faisons ensemble, dans ma voix qui chante qu'il pense me deviner, qu'il me sait, qu'il me trouve drôle, ridicule ou belle. Cette langue entre nous est un repli, un lieu de frère et sœur, dans lequel il est difficile de nous suivre. Un lieu-caverne. Alors je n'insiste pas trop pour qu'il en sorte. C'est assez beau ainsi. Notre langue commune, parfois, nous la nommons «punk».

Boutès

Rue Orfila. Ma voiture est coincée derrière le camion pou-belle. Je crois que ma mère vivait dans cette rue quand elle était enceinte de mon frère. Rue Orfila. Le mot semble jaillir d'un rêve plein de féerie et de malédiction. Me vient à l'esprit le livre solaire de Pascal Quignard, *Boutès*, offert par mon père une nuit d'été et qui, selon moi, parle des punks. Boutès est le marin d'Ulysse qui refuse, contrairement aux autres, de se boucher les oreilles avec de la cire. Il choisit d'entendre le chant des sirènes, il prend le risque de sauter par-dessus bord, il fait le choix de la chute dans le chant, dans la musique des profondeurs, des créatures, la musique de l'antériorité. Évidemment il en meurt.

Quel bonheur que Quignard ait offert l'espace d'un livre à ce matelot tombé dans l'oubli, tombé dans la mer, tombé dans la musique parce que, du même coup, il fait du livre l'eau magique de cette noyade. Quignard sait que «*sans la musique, certains d'entre nous mourraient*» et aussi qu'elle seule peut aller au fond de la douleur d'être. «*Qui a le courage de se rendre au bout du monde de la tristesse ? La musique.*» Et parmi les anonymes que je croise dans les petites salles de concert glisse parfois l'ombre de Boutès. Il faudrait que Carl lise ce livre. Il verrait que lorsque Quignard se réfère au grec, à la mythologie, à la langue savante, il n'en use pas comme d'une masse sur nos visages ignorants mais s'en saisit au contraire en libertaire absolu, à la

manière des tourneurs sur bois qui passent leur vie à faire jaillir les formes de la brutalité souple de la matière, entre équilibre et déséquilibre. Il ne faudrait pas que mon frère meure sans connaître les poètes, sans savoir qu'il y a des livres qui sauvent, qui libèrent, qui consolent, des livres qui disent aussi à quel point nous avons eu raison d'aimer le punk.

Le camion poubelle se range sur le côté pour me laisser passer.

Je me demande souvent ce qui fait la force du punk, ce qui fait sa hauteur, sa grâce. Quignard me répond: *« Rares, très rares les humains qui se jettent à l'eau pour rejoindre la voix de l'eau, la voix infiniment lointaine, la voix pas même voix, le chant pas encore articulé qui vient de la pénombre. Quelques musiciens. »*

La littérature dit ce que nous savons déjà, mais elle nomme ce que nous ne pouvons nommer. C'est pour cela que nous devons la lire.

Je crois que les punks sont des amoureux de la musique de l'en-deçà, ils pressentent ce que la parole a à nous révéler derrière ses volutes et ses stratégies. Les punks sentent que la musique est un appel à la noyade qu'on ne refuse pas. C'est aussi cela que disent nos yeux brillants et déchirés, nos habits sales et troués, nos ongles noirs et nos cheveux emmêlés.

Un jour, alors que j'accolais l'adjectif «punk» à Marie Depussé, un professeur d'université m'a dit que, compte tenu de son élégance, elle ne devait pas avoir grand-chose

à voir avec le punk. C'est une vue basse. C'est le regard de ceux qui ne savent pas et croient savoir. De ceux qui ne sont jamais allés dans un bar coincé en banlieue entre autoroutes, cités et campements de Roms se laisser prendre dans les bras des noyés, dans les bras de ceux qui ont sauté, comme Boutès du bateau en marche, pour rencontrer la lumière des profondeurs, faire face au deuil et à l'abîme. Le vieux professeur n'a pas voulu voir ce qui pouvait être entendu derrière le mot «punk», il n'a vu que des crêtes rouges, des gars bizarrement accoutrés, provoquant les passants leur bière à la main dans un beau quartier. Le professeur est de toute évidence du côté des marins d'Ulysse, il a de la cire dans les oreilles. Et c'est tant mieux pour lui, c'est ce qui fait qu'il est professeur d'université et pas un noyé.